

Ensuite les pschitt, pschitt... qui accompagnent les mouvements de mes doigts actionnant la poire à parfum imaginaire, terminant ainsi le travail.

Maman a décroché la glace pendue au-dessus de l'évier et me la donne.

— Voici pour la coupe, Monsieur.

Mon père rouvre les yeux et fait comme chez le vrai coiffeur.

— Oui, dit-il en se regardant dans le miroir. Ça ira.

— Avez-vous apporté votre serviette et votre savon à barbe pour la suite ?

— Ah, non. Je les ai oubliés.

— Alors, cher Monsieur, je vais les fournir, mais ce sera plus cher. Un bonbon de plus (9).

— Bon. Tant pis. Je trouve que vous augmentez vos prix ces temps-ci, me dit mon père sans sourire.

Maman se fend la pêche, tête baissée sur son ouvrage, elle me tend la serviette de toilette et la taille de la barbe va débiter.

Accompagné d'un bruit particulier, mon pouce qui tient lieu de blaireau tourne gentiment sur les joues de papa qui trouve que la mousse à raser imaginaire bouche ses narines.

— Vous n'avez pas plaint le savon, Monsieur le coiffeur.

— Je vous en donne pour votre argent, vous voyez. Je me dois de satisfaire mes clients.

Impassible, sans bouger, tête en arrière, papa se laisse faire. Mon index, devenu rasoir d'un soir, a été longuement passé au cuir représenté par l'accoudoir du fauteuil et vient se poser délicatement sous l'un des favoris poivre et sel.

Mado qui, elle, sait déjà danser.

Moi, si j'ignore quelque chose, ou bien j'apprends ou bien je ne me risque pas à vouloir faire ce que je ne connais pas. La danse ne fait pas exception à cette règle.

Juillet se termine. Bien à contrecœur, je laisse mes amis, ma seconde famille. Avec tristesse, je m'en retourne à Tamaris plus riche d'expériences et de souvenirs que lorsque je suis venu. Je les quitte tous avec des embrassades et une larme à l'œil. Jamais je ne pourrai oublier ces instants parfumés d'insouciance, de tant de découvertes.

Et comment pourrai-je, un jour, remercier chacun pour ces instants rares et intenses d'un bonheur franc, joyeux, de pleines confiances ?

Merci à vous, très chers. Que Dieu vous prête vie à tous, très longtemps.

/

Les plus palpitantes.

1948

Mes parents viennent de m'annoncer qu'à la fin de la semaine je pars en vacances pour quinze jours avec tante Wanda et oncle Léon.

— Où ça ?

— À la mer.

Je suis sur un nuage. Enfin ! Je vais voir ce que c'est. Depuis qu'on m'en parle dans les livres, je vais pouvoir vérifier si tout ce que j'ai lu à son sujet est bien vrai.

En ce samedi, vers treize heures, je suis fin prêt. Beau comme un sou neuf, le sac qui contient mes affaires est près de moi au 6 de la rue du Docteur Coulet, chez mamé Bruno qui a décidé de rester chez elle. Je suis tout excité par l'attrait du voyage qui va se faire en voiture. Nous sommes nombreux à partir.

Il y a mon oncle, ma tante, et mon cousin Michel, bien plus jeune que moi.

Germaine, la demi-sœur d'oncle Léon, son mari Victor Lapinta et leur fille Louise sont arrivés dans leur auto brillante de tous ses chromes. C'est une jolie Renault « Monaquatre » vert foncé, plus spacieuse que la voiture de mon oncle. De ce fait, il est convenu qu'ils véhiculeront avec eux, les enfants et presque tous les bagages. Et des bagages, il y en a ! La galerie de toit est chargée de cartons qui sont gerbés l'un sur l'autre et bien ficelés. On pourrait l'appeler une voiture chameau. Un coup d'œil à l'intérieur de l'auto me permet de voir que les cousins seront bien esquivés. Germaine sera obligée de prendre un enfant sur ses genoux.

Moi, je suis affecté au véhicule le plus simple ; celui de Léon. Il s'agit d'une vieille Amilcar(21) décapotée, bleu sombre, achetée d'occasion et qui date de ? Difficile à dire. On vient de m'attribuer ma place. Tout seul, à l'arrière, dans une sorte de coffre, assis sur quelques bagages qui ne craignent pas mon poids. Le coffre a un couvercle triangulaire parce que la voiture a son cul qui finit en pointe, comme j'ai vu sur les photos des voitures de course. Laissé ouvert, le couvercle du coffre me sert donc de dossier.

Youpi !... Maintenant que nous sommes tous prêts, on peut partir en vacances.

Un peu récalcitrante à démarrer, l'Amilcar prend doucement son élan et, après avoir pété plusieurs fois par son pot d'échappement elle mène le train du convoi parce que, comme vient de le dire Léon à son beau-frère, « on ne sait jamais. Si j'ai un problème, tu pourras m'aider » !

Cheveux au vent nous voilà partis.

De ma position je domine tout : les affaires entassées entre les sièges, l'arrière où sont mes pieds posés sur deux cartons et la route par-dessus le pare-brise. L'oncle pilote tandis que ma tante essaie tant bien que mal de trouver deux espaces confortables pour ses pieds, car elle a un carton de vaisselle entre les jambes. La vitesse est raisonnable, 40 km à l'heure maxi en partie plate, mais



beaucoup moins dans les montées. Moi, aux anges et, n'y connaissant rien en auto et encore moins en moteur, je vois bien que les autres bagnoles nous doublent, mais, tellement heureux de sortir de mon quartier pour aller voir la mer, je rigole tout seul comme un bossu ignorant sa bosse. Dans les descentes, plus l'Amilcar va vite (enfin c'est relatif !) plus je rigole. Les villages passent au fil de la route ombragée par les platanes. Les Tavernes, puis Lédignan... le bruit de l'Amilcar est toujours soutenu comme la vitesse de 45 km à l'heure maintenant que l'on est dans la plaine. Dans le vacarme du moteur et le bruit du vent dans les oreilles, je questionne :

— Dis-moi tata... Où c'est qu'on va ?

— À la Tamarissière.

Je ne suis pas plus avancé, je ne sais pas où c'est !

— C'est loin ?

— Oh ! oui... me dit-elle et, se tournant un peu vers son époux,

tranquillité. Même le sol du couloir y passe. Quand le carrelage à damier est bien sec, elle revient relever les deux copies.

— C'est bien, dit-elle. Vous avez bien travaillé. Vos opérations sont toutes justes. Hélène a gagné.

Tu parles ! C'était couru d'avance. Nous avons eu droit à un bonbon chacun.

/

J'ai six ans, l'âge où tous les enfants commencent d'affirmer leur indépendance, veulent prendre un peu de hauteur et testent la théorie plus ou moins discutable qui veut que l'homme descende du singe. En peu de mots, garçons et filles de cet âge grimpent dans les arbres. Aujourd'hui c'est ce que nous faisons avec Hélène qui a choisi de grimper dans l'amandier situé près de sa cave. Pas le plus gros ni le plus grand des trois qui sont dans son jardin, mais le plus commode avec ses premières branches basses. Plus lesté qu'elle — sans doute un avantage de garçon —, j'ai grimpé un peu plus vite qu'elle. La voilà qui râle :

— Tu pourrais m'attendre, non ? Et puis tu prends toujours la meilleure place !

— Bon, ça va, et je me déplace sur une autre branche pour lui laisser celle qu'elle convoitait.

Maintenant, assis un peu plus bas qu'elle, une main tenant bien la branche au-dessus de moi pour ne pas tomber, j'assiste aux hésitations, rouspétances et enfin à l'installation de Mademoiselle.

— Ben, dis donc ! T'en as mis du temps.

— Oh !... Toi, hein ! me répond-elle.

Son installation n'est pas tout à fait terminée, elle se contorsionne pour appuyer son dos contre le tronc de l'arbre et, pour la manœuvre, écarte, déplie, allonge ses petites jambes, puis décide de mettre une chaussure sur la branche pendant que l'autre jambe pend.

Le mouvement a fait remonter la petite jupe.

Ainsi, elle me montre, involontairement, non seulement sa petite Culotte Bateau toute blanche, mais aussi ce qui est dessous.

À la vue de ce que l'on me présente, mes yeux se fixent et ne se détournent pas de la chose. Hélène n'y prête pas attention et finit par s'installer, jupe bien remise en place. Dans quelques instants, la situation étant plutôt inconfortable, on va redescendre de notre perchoir et jouer à autre chose.

Fin de l'acte 1.

Acte 2. À l'heure du repas de midi, pendant que je me lave les mains, je questionne ma mère.

— Dis, Man... Pourquoi que les filles sont pas comme les garçons ?

— Ben, comment sais-tu cela ?

— Mais... euh ! J'ai vu Hélène. Elle est pas pareille.

— Elle n'est pas pareille parce que c'est une fille.

— Oui, mais pourquoi ?

— Parce que... c'est une fille, et que, toi, tu es un garçon. C'est